



"Quam" et "ut": deux connecteurs intégratifs de comparaison en latin

Sylvie Mellet

► To cite this version:

Sylvie Mellet. "Quam" et "ut": deux connecteurs intégratifs de comparaison en latin. M. Charolles, N. Fournier, C. Fuchs & F. Lefeuvre. *Parcours de la phrase, Mélanges offerts à Pierre Le Goffic*, Ophrys, pp.47-62, 2007. hal-00556824

HAL Id: hal-00556824

<https://hal.science/hal-00556824>

Submitted on 17 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Quam* et *ut* : deux connecteurs intégratifs de comparaison en latin**

Sylvie Mellet

CNRS – Université de Nice-Sophia Antipolis

Pour cette contribution au volume d'hommage à Pierre Le Goffic, j'ai choisi de travailler sur une langue qu'il aime, je crois, tout particulièrement – le latin – et de m'aventurer sur un terrain grammatical qu'il a abondamment labouré, celui de la comparaison, plus exactement des marqueurs intégratifs comparatifs. Ce choix n'est pas sans risque car, à l'évidence, le dédicataire en sait plus que moi dans le domaine. Mon travail n'aura donc pas l'ambition d'apporter des révélations sur les données latines, assez bien décrites dans toutes les grammaires, ni de proposer des méthodes d'analyse radicalement nouvelles ; il se contentera d'exposer les faits linguistiques de manière à tester la pertinence et l'efficacité explicative des concepts que Pierre Le Goffic a le plus souvent appliqués au français et d'approfondir ainsi la notion de corrélation qu'en son temps un article célèbre de Jean Haudry¹ avait mis sur le devant de la scène. Je me concentrerai sur les deux principaux adverbes intégratifs *quam* et *ut*, laissant délibérément de côté des marqueurs d'emploi moins général, tels que les adverbes affectés à un champ notionnel spécifique (*qualis* pour la qualité, *quam multi* pour la quantité, *quanti* pour le prix ou l'estimation, *quantus* pour la grandeur, etc.), d'emploi très contraint (comme *ac / atque* après les adjectifs ou adverbes exprimant la similitude) ou d'emploi rare comme *ceu*.

1. Corrélation et comparaison : rappels

¹ Haudry 1973. En réalité, cet article reprend et popularise en les appliquant au latin les analyses faites par Armand Minard, dans sa thèse de 1936, à propos de la phrase védique.

1.1. Quelques éléments définitoires de la corrélation

Selon Haudry (1973), la corrélation serait, dans une perspective diachronique, la structure phrastique qui aurait permis l'émergence de la phrase complexe ; fortement représentée dans les langues indo-européennes telles que le védique, le grec ancien, le latin, ou encore les langues germaniques, elle articule fortement deux propositions entièrement solidaires. En effet, la corrélation se caractérise par la présence de ce que Minard (1936) a appelé un « diptyque », c'est-à-dire par la mise en parallèle de deux propositions dont chacune est introduite par un adverbe corrélatif ; ces adverbes, morphologiquement apparentés, se font écho dans une relation endophorique réciproque : le premier appelle le second par relation cataphorique et le second rappelle le premier par relation anaphorique. Deux cas de figure se présentent dans les langues indo-européennes : soit les deux adverbes sont apparentés, mais différents, soit ils sont identiques² ; ainsi trouve-t-on en latin aussi bien : *Qualis pater, talis filius* que *talis pater, talis filius* (« tel père, tel fils »). Mais la seconde formule est rare ; le latin préfère de très loin les diptyques différenciés et en fournit une liste exceptionnellement riche pour tous les types de relations, relatives ou circonstancielles. L'un des adverbes est alors formé sur le thème *k^wo-/k^wi- qui a ensuite donné naissance aux relatifs, aux interrogatifs et aux indéfinis, l'autre adverbe est formé soit sur le thème *to- de démonstratif, soit sur le thème *i- d'anaphorique (*is*).

Selon Minard, la logique de la construction corrélatrice impose au diptyque un ordre privilégié, celui qui place en première position dans la phrase la proposition introduite par le relatif ; et, de fait, cet ordre semble être le plus ancien et il est le plus fréquent dans la phrase védique. Minard parle donc à son propos de « diptyque normal ». L'ordre inverse est bien sûr possible, mais il est marqué et plus rare ; selon Minard une exégèse sémantique fine permet toujours d'en rendre compte par des facteurs contextuels et diverses intentions pragmatiques. Ce constat, établi à propos du védique, se retrouve partiellement en latin : il est vrai que lorsque l'ordre normal du diptyque est argumentativement possible (c'est-à-dire lorsque la subordonnée fournit le thème ou le « repère constitutif » de l'énoncé – comparaison, cadre temporel, concession, justification, cause préconstruite, etc.), cet ordre est majoritairement représenté en langue classique et ne cédera du terrain qu'à époque tardive, à un moment où certaines structures fondamentales du latin connaîtront des bouleversements importants. Cependant, il faut d'ores et déjà signaler que d'autres relations, y compris certaines nuances de la comparaison, n'admettent pas cet ordre normal du diptyque. Nous y reviendrons.

Il est à noter enfin que si Minard n'hésitait pas à parler de subordonnée pour la première partie du diptyque normal et à qualifier cette subordonnée de relative, pour Haudry, en revanche, la corrélation se situe « à mi-chemin entre la parataxe et l'hypotaxe » (1973 : 152), et ne conduit qu'*in fine* à la « véritable » subordination, par inversion de l'ordre initial du diptyque, inversion éventuellement accompagnée d'un déplacement du premier adverbe à la jonction des deux propositions et d'une

² Cf. Fruyt 2005 : 19-22.

soudure des deux éléments corrélatifs (*sicut*, *tamquam*) ou d'un effacement pur et simple du premier adverbe.

1.2. Comparaison et corrélation en latin

L'expression de la comparaison est à l'évidence un champ privilégié pour l'examen des structures corrélatives en latin³. Tout au long de la latinité en effet, on y observe l'usage du « diptyque normal » sous sa forme la plus pure, mais aussi du « diptyque inverse » et de diverses variantes pour l'essentiel organisées autour du renouvellement morphologique des deux adverbes corrélatifs.

Face à ces variantes se posent deux questions complémentaires : celles-ci accompagnent-elles une évolution strictement diachronique ? Sont-elles la trace d'une modification en profondeur de la structure syntaxique ? En effet, comme nous le rappelons ci-dessus, certains linguistes⁴, se plaçant dans une perspective résolument diachronique, ont estimé que le passage au « diptyque inverse » se fait progressivement, à partir d'emplois emphatiques⁵, et au bénéfice d'une véritable subordination, définitivement détachée de la parataxe originelle et libérant par là même la structure corrélatrice de la nécessité de prendre appui sur deux marqueurs parallèles.

Nous aurions donc un schéma d'évolution symbolisé par les quatre exemples suivants :

[...] *hos uiros bonos, ut habiti sunt, sic etiam appellandos putemus* (Laelius 19) [diptyque normal]

« [...] ceux-là, je pense que, conformément à la façon dont ils ont été considérés, nous devons nous aussi les appeler hommes de bien »

Quid dulcius quam habere quicum omnia audeas sic loqui ut tecum (Laelius 22) [diptyque inverse]

« Quoi de plus doux que d'avoir quelqu'un avec qui tu oses parler de tout comme avec toi-même ? »

Multorum te etiam oculi et aures non sententiam, sicut adhuc fecerunt, speculabuntur et custodient (Catilinaires 1, 6) [diptyque inverse avec soudure des deux adverbes]

« Bien plus nombreux sont ceux dont les yeux, dont les oreilles, sans que tu t'en aperçoives, t'épieront et te surveilleront comme ils l'ont fait jusqu'ici »

³ Rappelons à ce propos l'affirmation de R. Rivara : « Le phénomène même de corrélation, analysé du point de vue syntaxique comme le *couplage de deux marqueurs* (cf. Milner 1973) est, du point de vue sémantique, l'expression d'une identité » (Rivara 1995 : 34).

⁴ J. Haudry, mais aussi –très récemment – A. Rousseau (cf. Rousseau 2005).

⁵ Le plus courant de ces emplois emphatiques serait la formule de serment, attestée dès le latin archaïque : *ita me di amant ut te amo* ! (litt. « que les dieux m'aiment comme je t'aime »).

Qui iam non procul, ut quondam solebant, [...], sed hic praesentes suo numine atque auxilio sua templa atque urbis tecta defendunt (Catilinaires 2, 29) [élimination du premier élément corrélatif]

« Eux qui, non plus de loin comme ils le faisaient d'ordinaire, [...], mais ici à nos côtés, de toute leur puissance tutélaire, protègent leurs temples et les maisons de cette ville »

Quelque part dans le cours de cette évolution, il faudrait rajouter la possibilité d'une discordance entre les deux éléments corrélatifs, sans doute sous l'effet d'une volonté de remotivation sémantique :

Pergratum mihi feceris si, quem ad modum⁶ soles de ceteris quae ex te quaeruntur, sic de amicitia disputaris (Laelius 16)

« Tu me ferais un grand plaisir si, comme tu en as l'habitude pour toutes les autres questions qu'on te pose, tu nous faisais un exposé au sujet de l'amitié »

L'hypothèse évolutive n'est pas à exclure totalement. On notera cependant :

- que les différentes étapes supposées de cette évolution ont pu être exemplifiées à partir du seul corpus cicéronien, donc coexistent en synchronie ;
- que la soudure des deux adverbes (*sicut*) est attestée dès Plaute, d'ailleurs accompagnée d'une reprise anaphorique redondante :

Sicut merci pretium statuit qui est probus agoranomus [...] *itidem* diuos dispertisse uitam humanam aequom fuit (Plt., *Miles gloriosus* 727-729)

« De la même façon qu'un commissaire honnête procède pour fixer les prix du marché, (...) de la même façon les dieux auraient dû répartir la vie humaine »

- que l'emploi du subordonnant sans corrélatif anaphorique ou cataphorique est aussi attesté dès le latin archaïque, encore une fois chez Plaute :

Denique ut uoluimus, nostra superat manus (Plt., *Amphitryon* 235)

« Enfin, comme nous le souhaitions, notre troupe a l'avantage »

- que le « diptyque normal » sous sa forme la plus pure est largement majoritaire chez de nombreux auteurs tardifs :

Vt enim in periculis iuuentutem impigram esse conuenit et audacem, ita cum res postulat regibilem et consultam (Amm. Marc., *Histoires* 16, 10)

« De même en effet que, dans les dangers, il convient que la jeunesse soit active et audacieuse, de même, lorsque la situation le réclame, doit elle être docile et prudente »

et ce, y compris chez les auteurs de traités techniques⁷ au niveau de langue peu soutenu.

⁶ Cette remotivation touche surtout la forme *ut*, subordonnant à tout faire, aux multiples fonctions et à la forme phonique peu étoffée ; il est donc assez souvent remplacé en latin tardif par *quem ad modum* ou, mieux, *quomodo* dont l'étymologie reste limpide (« de laquelle façon ») ; comme on le voit, ce remplacement se rencontre aussi, sporadiquement, en latin classique.

⁷ Cf. Viré 2005 : 228.

Par ailleurs, avec d'autres⁸, je pense que la corrélation est déjà en latin une subordination à part entière. A cet égard, je souscris entièrement aux analyses de Pierre Le Goffic⁹ qui mettent en évidence le rôle « **intégratif** » de l'adverbe, lequel « **cheville** » les deux structures prédicatives appréhendées sous un certain angle, en l'occurrence celui de l'identification d'une de leurs modalités (entendues au sens large, c'est-à-dire englobant le *modus faciendi* et le *modus essendi* des procès mis en parallèle). Ce chevillage vient de ce que l'adverbe en *k^wo- assume une double fonction : il joue un rôle syntaxique et sémantique à l'intérieur même de la proposition qu'il introduit (par exemple *ut* y fonctionne comme un adverbe de manière) et l'ensemble de cette première proposition joue un rôle comparable dans la seconde proposition (*ut p* est adverbe de manière pour *q*), l'anaphorique *ita* n'étant là que pour resserrer ce lien et n'ayant aucun pouvoir sémantique en dehors de la présence de la première proposition. C'est la valeur, quelle qu'elle soit, vérifiant le prédicat de la première proposition *p* qui permet de valider la seconde proposition *q*. L'adverbe a donc bien un fonctionnement intégratif puisqu'il fournit la variable qui sert de **repère commun** aux deux termes de la comparaison, repère à partir duquel peut s'établir le jugement d'identité ou de différence ; en outre, on remarque qu'il s'agit là d'un « repère constitutif »¹⁰ pour l'énoncé, de son point de départ nécessaire, et, à ce titre, il est logique qu'il soit placé en tête de phrase : l'ordre du diptyque normal est en fait l'ordre intégratif¹¹.

A cet égard, il est bien évident que le passage au « diptyque inverse » manifeste une modification sensible de l'organisation de l'énoncé : de repère constitutif en position thématique, la proposition comparative devient élément rhématique¹² (d'où sans doute la valeur emphatique qu'on a tendance à lui attribuer alors). La fonction de chevillage subsiste, mais elle se condense au point que son double ancrage, explicité par le couple corrélatif, peut ne plus être porté que par le seul adverbe intégratif. Celui-ci subit en outre une érosion sémantique qui justifie ces procédés de renforcement ou remotivation que nous avons déjà observés, sans que d'ailleurs de tels procédés soient entièrement efficaces ; ainsi, dans l'exemple suivant (pourtant en « diptyque normal »), on peut observer la redondance qui s'instaure entre un adverbe intégratif renforcé par coalescence des deux éléments de base et la reprise anaphorique :

Sicut medico diligenti (...) consuetudo ualentis et natura corporis cognoscendast, sic equidem (...) omni mente in ea cogitatione uersor ut odorare quam sagacissime possim quid sentiant (...) (Cic., *de Oratore* 2, 186)

« De même qu'un médecin consciencieux se doit de connaître les habitudes et le tempérament [de son patient] quand il est en bonne santé, de même

⁸ Par exemple Fruyt 2005 : 22.

⁹ Cf. notamment Le Goffic 2002 : 327-330 ou Fuchs & Le Goffic 2005 : 267-269.

¹⁰ Cf. Culioli 1999 : 105.

¹¹ Cf. Le Goffic 1992, 1993, qui cite aussi *Qui dort, dîne* ou *Wer will, der kann*.

¹² Rappelons que l'ordre standard de la phrase latine est très nettement l'ordre thème – rhème.

j'emploie tout mon esprit à pénétrer avec mon flair le plus subtil ce qu'ils ressentent » (voir aussi Plt., *Miles gloriosus* 727-729 cité ci-dessus)

Ces traces de désémantisation et de figement de la structure pourraient être l'indice d'un processus de grammaticalisation faisant de l'adverbe de manière en fonction intégrative un subordonnant pur et simple, c'est-à-dire un pur opérateur de transposition syntaxique¹³. Cependant, même à supposer que tel soit le cas, il convient de réaffirmer que ce processus est extrêmement lent, qu'il n'est pas linéaire, et qu'il ne remet pas en cause l'existence et le statut de la structure corrélatrice.

2. L'adverbe *quam*.

Cet adverbe est donc formé, comme la plupart des subordonnants latins, sur le thème indo-européen *k^wi-/k^wo- et connaît les emplois normalement associés à ce type d'adverbes, à l'exception de l'emploi indéfini :

– interrogatif, direct ou indirect¹⁴ :

Dudum ? Quam dudum istuc factum est ? (Plt., *Amphitryon* 692)

« Tantôt ? A quel moment exactement, tantôt, cela a-t-il eu lieu ? »

Bono animo es. – Scin quam bono animo sim ? (Plt., *Amphitryon* 671)

« Tu as de la force d'âme. – Ah bon, tu sais quelle force d'âme j'ai ? »

– exclamatif, direct ou indirect¹⁵ :

Obsecro Hercle, quantus et quam ualidus est ! (Plt., *Amphitryon* 299)

« Miséricorde, par Hercule ! Qu'il est grand et qu'il est fort ! »

Nam ego uos nouisse credo iam ut sit pater meus, / Quam liber harum rerum multarum siet / Quantusque amator siet [...] (Plt., *Amphitryon* 104-106)

« Mais vous savez, je crois, comment est mon père, combien il est libre dans les nombreuses aventures de ce genre et quel grand amoureux il est [...] »

– intégratif :

Quam magis te in altum capessis, tam aestus te in portum refert (Plt., *Asinaria* 158)

« Plus tu cherches à gagner le large, plus le flux te ramène au port »

¹³ Cf. Pierrard 1999.

¹⁴ Contrairement à d'autres langues, par exemple au grec ancien, le latin ne différencie pas morphologiquement ces deux emplois des adverbes et pronoms interrogatifs.

¹⁵ Même remarque ; le latin ne permet donc pas de valider – ni d'invalider – l'hypothèse de P. Le Goffic selon laquelle, en vertu de la différence morphologique qui oppose les adverbes français *comme* et *comment* (ou grecs *hoios* et *poios*), les constructions exclamatives sont à interpréter comme des intégratives tronquées et non comme des formes dérivées d'interrogatives. Par ailleurs l'exemple retenu met exactement sur le même plan ce qui me paraît être plutôt une interrogative indirecte (*ut sit pater meus* : « comment est mon père ») et une proposition exprimant le haut degré, habituellement rangée du côté des exclamatives (*quam liber harum rerum multarum siet* : « combien il se montre libre dans les nombreuses aventures de ce genre »). Les deux types de propositions restent donc très proches.

Dans tous les cas, on a affaire à un adverbe de degré suscitant une opération de parcours sur un gradient. Selon le contexte, ce parcours se révèle sans issue et nécessite le recours à l'interlocuteur, ou bien trouve son issue dans l'expression du haut degré, ou bien encore se stabilise en endossant le statut de variable indéterminée : toute valeur, quelle qu'elle soit, qui vérifie le prédicat subordonné vérifie du même coup le prédicat principal.

En tant qu'adverbe intégratif de comparaison, *quam* peut articuler aussi bien une relation d'égalité (cf. l'exemple ci-dessus extrait de l'*Asinaria*) qu'une relation d'inégalité ; au sein de cette dernière, l'expression de la supériorité repose le plus souvent sur l'emploi d'un adjectif ou d'un adverbe au comparatif, parfois sur le sémantisme du lexème verbal (notamment *malo* « je préfère ») ; on relève aussi quelques exemples – rares – dans lesquels il n'y a aucun élément corrélatif ni de comparaison explicite dans la première partie de l'énoncé :

Tacita bonast mulier semper quam loquens (Plt., *Rudens* 1114)

« Une femme taiseuse est toujours bonne en comparaison d'une femme bavarde »

L'infériorité, elle, est rarement exprimée de manière directe, par exemple par l'adverbe *minus*, mais sollicite plus volontiers la litote niant une relation de supériorité ou d'égalité) :

Ius bonumque apud eos non legibus magis quam natura ualebat (Sall., *Catilina* 9, 1) [relation d'infériorité par négation d'une supériorité]

« Le droit et le bien, chez eux, prévalaient moins par la force des lois que par instinct naturel »

Non tam grata Pallantis innocentia quam gravis superbia fuit (Tac., *Annales* 13, 23, 2) [relation d'infériorité par négation d'une égalité]

« L'innocence de Pallas procura moins de satisfaction que son orgueil ne fut insupportable »

On a souvent dit que la comparaison de supériorité ou d'infériorité possédait un trait négatif inhérent. Le latin en fournit la preuve dans la mesure où, dans ce contexte d'inégalité, et lorsque le comparant contient un terme négatif, on ne trouve dans le syntagme introduit par *quam* que des indéfinis « semi-négatifs », c'est-à-dire des indéfinis dont la forme confirme la négation implicitement contenue dans la relation d'inégalité, mais évite soigneusement de la dupliquer¹⁶ :

[...] *taetrior hic tyrannus Syracusanis [fuit] quam quisquam superiorum* (Cic., *Verrines*. II, 4, 123)

« Ce tyran fut plus cruel envers les Syracusains qu'aucun de ces prédécesseurs »

En revanche, lorsque la comparaison fait apparaître une relation d'égalité, les négations pleines sont admises dans le terme comparant.

¹⁶ Il s'agit, pour les plus communs, de *quisquam* en lieu et place de *nemo*, *quidquam* pour *nihil*, *umquam* pour *numquam*, *ullus* pour *nullus*, etc.

L'adverbe intégratif *quam* permet de construire aussi bien une véritable comparaison avec *tertium comparationis* exprimé, qu'une simple mise en parallèle de deux situations dont l'une des modalités (intensité, degré de réalité, caractère exceptionnel, etc.) est comparable.

[...] *ut magis suspecti quam uenerant dimitterentur* (Liv. 3, 4, 6)
[comparaison avec *tertium comparationis* exprimé]

« [...] si bien qu'ils furent renvoyés en étant plus suspects que lorsqu'ils étaient venus »

Quamquam isti qui Catilinam Massilaim ire dictitant, non tam hoc queruntur quam uerentur (Cic., *Catilinaires* 2, 16) [mise en parallèle de deux sentiments sur la base de leur intensité respective]

« Au reste, ceux qui répètent que Catilina est en route pour Marseille, s'en désolent moins qu'ils ne l'appréhendent »

Quam permet également la comparaison de deux échelles, co-orientées ou anti-orientées :

Longior quam latior acies erat (Liv. 27, 48, 7)

« La ligne de bataille était plus longue que large »

[...] *longo magis quam acri bello* (Liv. 1, 57, 4)

« [...] dans une guerre longue plutôt qu'acharnée »

Notons encore que *quam* permet d'évaluer l'intensité d'une action à l'aune des capacités de l'agent :

[...] *quam possum maxima uoce dico* (Cic., *pro domo* 96)

« [...] et je le dis de la voix la plus forte que je peux »

Cet emploi accompagne le plus souvent un superlatif. Celui-ci introduit un parcours sur le gradient en direction du haut degré, mais n'atteint pas la valeur absolue ; le parcours est corrélé à celui d'une autre variable, sur l'échelle des possibilités du sujet : la valeur maximale (non instanciée et non définie référentiellement) sur l'échelle du possible conditionne la valeur maximale sur l'échelle du réalisé. On retrouve donc ici très exactement la fonction fondamentale de l'adverbe intégratif : toute valeur, quelle qu'elle soit, qui vérifie le prédicat subordonné vérifie du même coup le prédicat principal. Et, de fait, en latin la forme *quam* dans ce contexte reste invariable et ne peut donc être analysée que comme un adverbe¹⁷.

Enfin, on notera que les syntagmes articulés par *quam* sont de nature très variée : on trouve aussi bien des propositions entières que de simples syntagmes nominaux, des adjectifs, des adverbes, des verbes.

¹⁷ Il est donc impossible d'appliquer au latin l'analyse que P. Le Goffic (1993 : 403) propose pour les syntagmes équivalents du français, dans lesquels il voit une relative elliptique : « le mieux que je peux » vaudrait pour « le mieux que je puisse faire » ou « le mieux qui me soit possible » ; en latin une telle relative serait introduite par un pronom-adjectif déclinable, par exemple *maxima uoce qua possum dicere* ou, à la rigueur, ? *maxima uoce quae potest fieri*.

Lorsque le comparant est exprimé au moyen d'une proposition complète, celle-ci peut prendre la forme d'une relative, d'une temporelle, d'une complétive, d'une explicative, etc. Lorsqu'on a affaire à un syntagme nominal, celui-ci peut occuper à peu près toutes les fonctions habituelles du nom et, donc, être décliné à tous les cas¹⁸. Enfin lorsque *quam* articule deux verbes, on observe les tendances suivantes¹⁹.

Si les deux termes de la comparaison recourent au même lexème verbal, celui-ci connaît très généralement des variations temporelles, modales ou de voix :

*Coepi obseruare ecqui maiorem filius / Mihi honorem **haberet** quam eius **habuisset** pater* (Plt., *Aulularia* 16-17) [opposition de temps]

« Je me mis à observer si le fils avait plus d'égards envers moi que le père n'en avait eu »

*Et inuidia nos minore **utamur** quam **utimur**, / Et illae malam rem **metuant** quam **metuunt** magis, / Et nos minore sumptu **simus** quam **sumus*** (Plt., *Aulularia* 482-484) [opposition de mode]

« Et nous serions moins en butte à l'envie que nous ne le sommes, ensuite nos femmes craindraient nos rigueurs davantage qu'elles ne les craignent, et enfin nous, nous aurions moins à dépenser qu'à présent »

*Lubido sic accensa ut saepius **peteret** uiros quam **peteretur*** (Sall., *Catilina* 25, 3) [opposition de voix]

« Elle était si brûlante de sensualité qu'il lui arrivait plus souvent de solliciter les hommes que d'en être sollicitée »

Seule la variation de personne n'est généralement pas explicitée par la reprise du lexème verbal²⁰ :

Tam ego homo sum quam tu (Plt., *Asinaria* 490) [ellipse de la forme verbale *es*]

« Je suis aussi homme que toi »

En l'absence de variation de ce type, le latin, comme le français, pratique le plus souvent l'ellipse : la reprise à l'identique du lexème verbal est extrêmement rare et relève d'un procédé d'emphase, facilement justifiable par le contexte comme dans ce constat du pauvre Sosie extrêmement perturbé par la vue de son double :

*Neque lac lactis magis **est simile** quam ille ego **similest** mei* (Plt., *Asinaria* 490)

« Une goutte de lait ne ressemble pas plus à une autre goutte de lait que cet autre moi-même ne me ressemble »

¹⁸ Excepté le vocatif, mais dont on peut estimer qu'il n'est pas à proprement parler un cas.

¹⁹ Cf. Baños Baños 2002.

²⁰ Baños Baños (2002) signale deux exceptions chez Plaute : *Bacchides* 630-631 et *Casina* 1008.

Si, au contraire, la comparaison met en parallèle deux situations exprimées à travers deux lexèmes verbaux différents, on observe que le lien sémantique entre eux est généralement très étroit :

*Est autem ita adfectus ut nemo umquam unici fili mortem magis **doluerit** quam ille **maeret** patris* (Cic., *Philippiques* 9, 12)

« Or il est à ce point affecté que jamais personne n'a autant souffert de la mort d'un fils unique que lui ne s'est affligé de celle de son père »

C'est là un trait distinctif de *quam* : on ne trouve pas avec ce connecteur la même latitude, la même facilité à établir un lien aussi ténu soit-il, que celle dont on dispose avec le diptyque *ut... ita...* auquel nous allons consacrer maintenant la dernière partie de cette étude.

3. *Vt ... ita, ut ... sic*

Vt est lui aussi formé sur le thème indo-européen *k^wi-/k^wo-²¹ et connaît les mêmes types d'emplois que *quam* ²²; mais au lieu d'exprimer le degré, il exprime fondamentalement la manière :

– interrogatif, direct ou indirect²³ :

Hem, quid istuc est ? Vt tu incedis? (Plt., *Asinaria* 705)

« Hein, qu'est-ce que c'est ? Est-ce ainsi que tu avances ? »

Docebat etiam (...) ut omni tempore totius Galliae principatum Haedui tenuissent (Cés., *Bellum Gallicum*. 1, 43, 7)

« Il lui exposait aussi comment, de tout temps, les Héduens avaient gardé l'hégémonie sur la Gaule toute entière »

– exclamatif, direct ou indirect :

Vt uestrae fortunae meis praecedunt, Libane, longe ! (Plt., *Asinaria* 628)

« Ah, Liban, comme votre destinée est, de loin préférable à la mienne ! »

Videmusne ut pueri aliquid scire se gaudeant (Cic., *de Finibus* 5,48)

« Voyons-nous comme les enfants se réjouissent de savoir quelque chose »

– intégratif :

Vt sementem feceris, ita metes (Cic., *de Oratore* 2, 261)

« Comme tu auras semé, ainsi tu récolteras »

Vt nihil boni est in morte, sic certe nihil mali (Cic., *Laelius* 14)

²¹ On pose une forme originelle *k^wota, qui est en parallélisme exact avec l'anaphorique *ita* et dont l'évolution phonétique normale aboutit bien à la forme *ut*.

²² L'emploi indéfini apparaît de manière sporadique en latin archaïque et se réalise ultérieurement en composition ; en voici un exemple qui rend en outre bien compte de la quasi synonymie avec l'adverbe de manière *quomodo* : *Quomodo, inquis, exhibo ? – Vt cumque.* (Sén., *Epîtres* 19, 8, 1) « De quelle façon, dis-tu, m'en sortirai-je ? – N'importe comment. »

²³ Contrairement à d'autres langues, par exemple au grec ancien, le latin ne différencie pas morphologiquement ces deux emplois des adverbes et pronoms interrogatifs.

« Si la mort n'est pas un bien, assurément elle n'est pas un mal »

Notons cependant que la différence entre degré, intensité et manière est souvent ténue, surtout dans les exclamatives²⁴, comme en témoignent les quelques exemples suivants, empruntés à Plaute, et que l'on pourrait aisément multiplier :

Vt subito, ut prope, ut ualide tonuit ! (Plt., *Amphitryon* 1062)

« Quels coups de tonnerre ! si soudains, si proches, si violents ! »

Vt miser est homo qui amat ! (Plt., *Asinaria* 616)

« Comme il est à plaindre l'homme qui est amoureux ! »

Audin hunc opera ut largus est nocturna ! (Plt., *Asinaria* 598)

« Tu entends comme il est généreux de son travail de nuit ! »

En fonction d'adverbe intégratif, *ut* connaît aussi des emplois extrêmement variés, associés à des valeurs sémantiques diverses ; il devient rapidement en latin le subordonnant à tout faire, un simple opérateur applicable à presque tous domaines notionnels ; on assiste alors à un vidage sémantique, la proposition introduite par *ut* servant uniquement de repère pour la proposition principale. Je m'en tiendrai ici à l'examen des différentes nuances dont l'adverbe peut se charger dans le cadre des constructions strictement comparatives²⁵, en reprenant à mon compte les principales catégories dégagées par Fuchs & Le Goffic (2005) pour l'adverbe français *comme*.

3.1. Les fonctions sémantiques de *ut* comparatif

Contrairement à *quam*, *ut* ne se rencontre pas dans les comparaisons d'inégalité : il n'autorise que l'identification entre deux circonstances, entre deux manières de faire, entre telle ou telle caractéristique de deux situations. Le sémantisme initial de manière se retrouve principalement lorsque l'identification porte sur le *modus faciendi*.

3.1.1. Identité de la manière de faire

La comparaison peut porter sur le seul prédicat ou sur la proposition dans son ensemble, construisant alors une analogie de situations. D'autre part, le contenu sémantique précis de la circonstance qui fonde cette comparaison peut être implicite (premier exemple ci-dessous) ou explicite par une expansion circonstancielle (complément ou apposition, comme dans le deuxième exemple) :

Serui mehercule mei si me isto pacto metuerent ut te metuunt omnes ciues tui, domum meam reliquendam putarem (Cic., *Catilinaires* I, 17)

« Par Hercule, si mes esclaves me craignaient comme te craignent tous tes concitoyens, je penserais qu'il me faut quitter ma maison »

²⁴ Celles-ci, construisant l'expression d'un haut degré, associent en effet automatiquement l'intensité à la manière.

²⁵ J'exclus donc de l'étude les *ut* temporels, explicatifs, consécutifs, etc. même si leur lien avec la comparaison de manière n'est pas impossible à établir.

[...] *uiues ita ut uiuis, multis meis et firmis prasidiis obsessus* (Cic., *Catilinaires* I, 6)²⁶

« Tu vivras comme tu vis, cerné de toutes parts par mes gardes fidèles »

La mise en parallèle de deux situations peut conduire le locuteur à articuler deux structures longues et complexes :

Vt saepe homines aegri morbo graui, cum aestu febrique iactantur, si aquam gelidam biberunt, primo releuari uidentur, deinde multo grauius uehementiusque adflicantur, sic hic morbus qui est in re publica, releuatus istius poena, uehementius, reliquis uiuis, ingrauescet (Cic., *Catilinaires* I, 31)

« De même que souvent les hommes atteints d'une grave maladie, si, dans un accès de fièvre, ils boivent de l'eau glacée, paraissent d'abord soulagés, puis rechutent beaucoup plus gravement et plus violemment, de même cette maladie qui est au sein de la république, un instant soulagée par le châtement de cet individu, empirera de manière plus terrible encore si ses complices restent en vie »²⁷

Revuelta Puigdollers (2002) propose de voir dans ce type de comparatives une structure assignant un focus au(x) trait(s) partagé(s) par les deux éléments comparés et mettant en lumière ces focus parallèles. Soulignons que, tout particulièrement dans ce type de construction, le parallélisme peut concerner deux prédicats contraires ou deux éléments argumentativement opposés.

En tant qu'adverbe de manière *ut* peut aussi porter sur le dire ou sur l'attitude propositionnelle ; ce sont les formules très courantes : *ut aiunt* « comme on dit », *ut supra demonstraui* « comme nous l'avons montré plus haut », *ut opinor* « à ce que je crois », *ut postea perspectum est* « comme on le découvrit plus tard », etc.

Ces trois types comparatifs (comparaison *stricto sensu*, mise en parallèle de deux situations et analogie énonciative) sont soumis à des contraintes syntaxiques différentes, ce qui justifie pleinement la classification établie sur des critères sémantiques. Revuelta Puigdollers (2002) montre en effet que seule la comparaison de manière admet la coordination avec un adverbe :

[...] *nec temere et ut libet conlocatur argentum* (Sén., *Dialogues* 7, 17, 2)

« [...] l'argent est placé comme il plaît mais pas à la légère »

et que seule la mise en parallèle de focus admet le renforcement par *et*, *etiam* ou *quoque* (« aussi »). Enfin notons que les formules énonciatives tendent au figement et n'apparaissent quasiment jamais dans l'ordre du « diptyque normal ».

²⁶ Dans ces deux exemples, on observe la reprise du même lexème verbal avec variations modo-temporelles, comme on l'a déjà vu avec *quam*.

²⁷ J'ai volontairement adopté une traduction mot à mot peu élégante qui permette au lecteur de suivre à peu près la construction de la phrase latine.

3.1.1. Identité de la manière d'être

Selon Fuchs & Le Goffic (2005 : 274), « la comparaison du *modus essendi* met souvent en jeu une propriété gradable » appréhendée aussi bien en qualité qu'en quantité. A ce titre, l'exemple le plus caractéristique en latin de ce type d'emploi pour l'adverbe intégratif *ut* est celui qui le fait apparaître dans le diptyque : *ut quisque* + superlatif, *ita* + superlatif (ou intensif) :

Vt quisque acerbissime crudelissimeque dixit, ita quam maxime ab inimici Caesaris conlaudatur (Cés., *Bellum Civile* 1, 2, 8)

« Plus chacun parle de manière intransigeante et cruelle, plus il est approuvé par les ennemis de César »

[...] *ut quisque Seiano intimus, ita ad Caesaris amicitiam ualidus* (Tac., *Annales* 6, 8, 1-3)

« [...] plus on était intime avec Séjan, plus on avait de force pour obtenir l'amitié de César »

Cette structure, qui reste courante tout au long de la latinité, illustre de la manière la plus claire qui soit l'opération de parcours sur deux échelles parallèles et met bien en évidence le rôle de marqueur de variable affecté à l'adverbe.

Le latin connaît, comme le français, des structures nominales où la comparaison du *modus essendi* prend une valeur attributive qualifiante²⁸ :

At uero Diogenes liberior, ut Cynicus, [respondit] (Cic., *Tusculanes* 5, 92)

« Mais Diogène répondit plus librement en sa qualité de cynique »

Une telle construction ne s'applique pas seulement au sujet (même si c'est le cas le plus banal), mais offre une assez grande souplesse d'emploi :

[...] *orationes Catonis, ut illis temporibus, ualde laudo* (Cic., *Brutus* 294)

« [...] les discours de Caton, pour son temps, je les loue fort »

On notera que cet emploi véhicule une nuance explicative ou justificative qui pourrait être à l'origine du tour explicatif avec copule, plus fréquent et rarement relié par les grammaires à l'usage comparatif :

Aiunt hominem, ut erat furiosus, respondisse : '...' (Cic., *pro Roscio Amerino* 33)

« On dit que l'homme, furieux comme il était, répondit : [...] »

[...] *magnifice, ut erat copiosus* (Cic., *Verrines* 5, 3)

« [...] somptueusement, vu qu'il était riche »

Cet emploi qualifiant n'admet aucun corrélatif dans la proposition principale. En revanche, on aura remarqué que, dans les autres emplois, les structures corrélatives font alterner les anaphoriques *ita* et *sic*. Sont-ils parfaitement synonymes ou peut-on déceler une différence entre les deux ?

²⁸ Caractérisée en français par l'article zéro.

3.2. L'alternance *ita* / *sic*

En dehors de toute structure corrélatrice, *ita* et *sic* ont des propriétés spécifiques assez facilement discernables : *ita* est un anaphorique textuel, *sic* est un déictique. L'étymologie le suggère²⁹, les emplois le confirment :

Processi sic (Plt., *Amphitryon* 117)

« Je m'avance dans cet accoutrement »

ut ita dica , quae cum ita sint ; sit ita sane

« pour ainsi dire ; puisqu'il en est ainsi ; soit, admettons (litt. : qu'il en soit donc ainsi) »

D'autre part j'ai montré ailleurs (Mellet 1998) que *sic* proposait une identification avec altérité. *Ita*, forme non marquée du couple, peut aussi se charger d'une telle fonction et concurrencer alors *sic*. Mais *ita* se rencontre également dans d'autres emplois d'où *sic* paraît exclu et qui correspondent tous à une identification sans altérité : comparaison avec référent interne des exemples ci-dessus, expression du haut degré en proposition assertive ou exclamative (c'est-à-dire comparaison tautologique). On peut donc admettre qu'à l'origine au moins, *sic* et *ita* se différenciaient par le type d'identification qu'ils produisaient, opposition très probablement en lien avec leur nature respective de déictique et d'anaphorique³⁰.

La synonymie partielle qui semble s'être établie en langue classique entre ces deux particules adverbiales occulte souvent cette différence, notamment dans la corrélation avec *ut*. Cependant on observe que chez Cicéron *sic* est quatre fois plus fréquent que *ita* pour annoncer un *ut* comparatif avec renvoi à un repère externe, c'est-à-dire précisément une **identification avec altérité**. Seule une forte cohérence sémantique liée aux opérations énonciatives sous-jacentes peut expliquer cette domination numérique qui, rappelons-le, se fait au détriment de l'harmonie morphologique. Je pose donc que *ita* et *sic* ne sont pas exactement synonymes et que *sic* est la trace d'une opération énonciative davantage en harmonie avec l'expression de la comparaison, ce qui le conduit à détrôner en partie l'adverbe *ita* initialement programmé par le diptyque corrélatif.

3. Conclusion

Ce parcours des emplois principaux de deux adverbes intégratifs de comparaison latins m'a permis d'abord de constater que chacun avait sa sphère d'emploi propre. Le point le plus important est bien sûr que *quam* permet l'expression de l'inégalité gradable (le plus ou le moins), alors que *ut* ne la permet pas (il n'autorise que l'affirmation de l'égalité ou sa négation) ; cette différence est sans doute due à la

²⁹ -*ce* est une particule déictique que l'on retrouve notamment dans le démonstratif *hic* ; *i-* est un thème d'anaphorique qu'on retrouve dans le pronom *is*.

³⁰ La deixis est en effet exophorique, l'anaphore est endophorique.

valeur sémantique de chacun des deux adverbes : *quam* est un adverbe d'intensité et *ut* un adverbe de manière ; deux intensités peuvent être comparées sous l'angle de leur degré, l'une est plus forte, moins forte ou aussi forte que l'autre ; deux manières en revanche ne peuvent être comparées que par identification ou non-identification. Cependant, dans le domaine de l'égalité, cette dichotomie sémantique tend à s'estomper, l'égalité de manière pouvant permettre d'exprimer une équivalence qualitative.

L'un et l'autre adverbe sont disponibles aussi pour mettre en parallèle deux situations qui présentent un point commun, sans que soit explicité le *tertium comparationis*. Cependant l'emploi de *quam* dans ce cadre semble plus contraint que celui de *ut*, lequel arrive à cheviller des structures extrêmement complexes. De manière générale d'ailleurs, les fonctions et valeurs sémantiques de *ut* sont beaucoup plus variées et donne un aperçu fascinant de la souplesse d'emploi des adverbes intégratifs qui finissent par devenir de simples relateurs, marqueurs d'une opération de repérage minimale que le contexte se charge de spécifier sémantiquement.

Bibliographie

- Baños Baños J.M. (2002). « Comparativas con *quam* y verbo personal en latín », in E. Espinilla, P.J. Quetglas, M.E. Torrego (eds), 39-62.
- Bertocchi A., Orlandini A. (1996). « Quelques aspects de la comparaison en latin », *Indogermanische Forschungen* 101, 195-232.
- Carvalho de P., Lambert F. eds (2005). *Structures parallèles et corrélatives en grec et en latin*, Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- Culioli A. (1999). *Pour une linguistique de l'énonciation*, t.2. (Formalisation et opérations de repérage), Paris / Gap, Ophrys.
- Espinilla E., Quetglas P.J., Torrego M.E. eds (2002). *La comparación en latín*, Universidad autónoma de Madrid.
- Faits de Langues* n°5 (1995). « La comparaison », Paris, PUF.
- Fruyt M. (2005). « La corrélation en latin : définition et description », in P. Carvalho de, F. Lambert (eds), 17-44.
- Fuchs C., Le Goffic P. (2005). « La polysémie de *comme* », in O. Soutet (éd.) *La Polysémie*, Paris, PUPS, 267-292.
- Haudry J. (1973). « Parataxe, hypotaxe, corrélation dans la phrase latine », *BSL* 68, 147-186.
- Hernández Cabrera T. (2002). « La comparación con *quam* como criterio de caracterización funcional », in E. Espinilla, P.J. Quetglas, M.E. Torrego (eds), 103-127.
- Le Goffic P. (1992). « *Que* en français : essai de vue d'ensemble ». *Travaux linguistiques du CERLICO* 5 (« Subordination, subordinations »), Presses universitaires de Rennes, 43-71.
- Le Goffic P. (1993) *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette.
- Le Goffic P. (2002). « Marqueurs d'interrogation / indéfinition / subordination : essai de vue d'ensemble », *Verbum* XXIV, 4, 315-339.
- Maurel J.P. (2005). « VT comme (co-)relatif », in P. Carvalho de, F. Lambert (eds), 65- 74.
- Mellet S. (1998). « *Ita ... ut, sic ... ut* : polysémie et synonymie ? », in B. Garcia-Hernandez (éd.) *Estudios de Lingüística Latina*, Actas del IX Coloquio Internacional de Lingüística Latina, Madrid, Ediciones Clásicas, 529-540.
- Minard A. (1936). *La subordination dans la prose védique*, Paris, thèse de l'Université.
- Pierrard M. (1999). Grammaticalisation et contexte : l'extension des emplois de *comme* », *Revue de sémantique et de pragmatique* 6 : 133-144.

- Pierrard . & Léard J.-M. (2004). « Comme : comparaison et haut degré », *Travaux linguistiques du CERIC* 17 (« Intensité, comparaison, degré – 1 ») : 269-286.
- Revuelta Puigdollers A. (2002). « Oraciones comparativas de igualdad », in E. Espinilla, P.J. Quetglas, M.E. Torrego (eds), 191-228.
- Rivara R. (1995). « Pourquoi il n'y a que deux relations de comparaison », *Faits de Langue* 5 : 19-39.
- Rousseau A. (2005). « Les structures corrélatives en latin : syntaxe et sémantique, origines dans les langues indo-européennes anciennes », in P. Carvalho de, F. Lambert (eds), 45-62.
- Valentin P. éd. (1989). *La comparaison*, Paris, PUPS.
- Viré G. (2005). « Structures corrélatives dans quelques ouvrages techniques latins », in P. Carvalho de, F. Lambert (eds), 225-234.